

Douce émotion, en effet, car à présent elle avait la perspective de pouvoir reprendre bientôt son enfant, sinon pour le garder avec elle, du moins pour le confier à une bonne nourrice, aux Prés-Saint-Gervais.

Là, elle pourrait le voir chaque fois qu'elle accompagnerait Mme de Bussièrès.

Et l'été, quand on habiterait la propriété de M. d'Anglemont, c'est tous les jours qu'elle irait passer de bons momets auprès de son petit Charlot.

Son cœur se dilatait; plein d'espérance, et les larmes qui tremblaient du bord de ses cils étaient de douces larmes.

Berlinguet et Marguerite avaient, d'un accord tacite, respecté cette émotion et la partageaient.

Toutefois, comme le temps marchait et qu'il fallait se rendre chez la comtesse avant de retourner aux Prés-Saint-Gervais, Marguerite fit observer qu'il était inutile de laisser refroidir le potage.

—C'est cela !... A table ! exclama Berlinguet.

Trois heures sonnaient à l'hologe voisine et, le repas, achevé, nos personnages se disposaient à quitter la mansarde afin de se rendre auprès de la comtesse de Bussièrès.

En entendant les trois coups que la cloche lançait dans l'espace, Marie-Jeanne porta vivement les mains à son cœur, comme si elle eût reçu un choc en pleine poitrine.

C'était à cette même heure que la veille elle s'était aperçue que la vue lui manquait tout à coup...

C'était à cette même heure qu'épouvantée à l'idée qu'elle n'allait plus pouvoir continuer de travailler, elle avait éprouvé la plus immense douleur qu'elle eût encore ressentie...

La cousine Marguerite la tira de cette état d'absorption.

—Il faut partir, Marie ! dit-elle en s'emparant des mains de sa cousine.

Alors Marie-Jeanne se dégageant lui jeta les deux bras autour du cou et la tint pendant quelques secondes appuyée sur son cœur, en disant d'une voix entrecoupée de baisers et de larmes :

—Ma bonne Margot pardonne-moi d'avoir manqué de confiance en toi... Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi tous les deux...

Et elle cherchait des yeux son cousin, pour le remercier aussi.

Mais Berlinguet était déjà sur le carré.

Le brave garçon était parti, sentant qu'il allait pleurer !

CHAPITRE XVI. — LES DEUX MÈRES

Lorsque l'on se fut mis en marche pour l'hôtel d'Anglemont, Marie-Jeanne qui donnait le bras à la cousine Marguerite, avait allongé le pas, comme si—à présent—il lui tardait de revoir Mme de Bussièrès.

Mais, à mesure qu'on approchait de la demeure de la comtesse, la pauvre femme ne paraissait plus aussi pressée d'arriver.

Elle ralentissait par moments sa marche, au point que Berlinguet, qui prenait continuellement de l'avance, était obligé de revenir sur ses pas.

Et la cousine Marguerite qui comprenait ce qui se passait en elle, dit tout à coup à Marie-Jeanne :

—Te voilà encore plongée dans tes réflexions, ma pauvre amie ; tu ne devrais pas, après tout ce que je t'ai dit de la comtesse, garder une arrière-pensée.

—C'est vrai, ma bonne Margot !

Mais tout en reconnaissant qu'elle avait tort, il n'en était pas moins vrai, qu'au moment de reparaitre devant son ancienne camarade, Marie-Jeanne se sentait saisie d'une impression pénible.

Ce n'était pas seulement l'émotion de revoir la camarade d'enfance qui agitait violemment son cœur.

Et la cousine Marguerite avait bien deviné ce qui se passait en cette infortunée, quand elle lui dit à brûle-pourpoint :

—Tu te demandes si tu dois, oui ou non, avouer toute ta position à la comtesse !

Marie-Jeanne eut un léger tremblement.

—Eh bien, oui... je ne puis te cacher, Margot, qu'il m'en coûte...

—D'ouvrir ton cœur à une... amie ? Oui à une amie, répéta-t-elle, car Mme de Bussièrès m'a parlé de toi avec tant de bonté et de douceur que ça m'a remuée, moi aussi !

—Et quand tu l'auras vue, tu peux être sûre que ça te rendra tout de suite confiance.

—Mais... elle m'interrogera.

—Comme de juste !... Hier j'ignorais encore bien des choses... que je n'ai pas pu lui dire.

—Sans quoi, ma pauvre Marie, je t'aurais évité le chagrin de les raconter toi-même.

Puis s'interrompant :

—Pourtant, tu ne peux pas lui cacher la vérité... surtout sachant ce qu'elle veut faire pour toi !

Marie-Jeanne réfléchissait, le front penché, comme si elle se fût intérieurement consultée.

Puis relevant la tête :

—Celles qui n'ont jamais connu la misère, murmura-t-elle, ne savent pas à quelles terribles choses elle peut pousser.

—Dieu sait si je suis une bonne mère, si je me serais sacrifiée à travailler jour et nuit pour nourrir mon enfant.

—Est-ce que tu ne l'as pas prouvé !

—Enfin tu feras selon ton idée, quand vous serez seules toutes deux.

—Dieu m'inspirera ce que je dois faire ! prononça Marie dans un murmure.

A partir de ce moment, elle garda le silence.

De son côté la cousine Marguerite se taisait, jugeant qu'elle avait conseillé selon sa conscience.

—Tu vas m'attendre ici, Berlinguet, dit-elle à son mari, lorsque l'on fut arrivé à la porte de l'hôtel d'Anglemont.

Elle ajouta :

—Il est inutile que nous soyons deux pour présenter Marie à la comtesse.

Et avec un clignement d'yeux dont Berlinguet saisit la signification.

—Ça ne sera pas long, et dans quelques minutes je viendrai te rejoindre, car je suppose bien que Marie et la comtesse vont avoir à causer longtemps ensemble.

—Sans compter, répondit Berlinguet, qu'il se pourrait bien que la cousine Marie rentre en place tout de suite.

—C'est ce que je lui souhaite !

Berlinguet s'inclinait. Marie-Jeanne lui prit la main et, la serrant fiévreusement dans les siennes, elle lui dit :

—Au revoir, mon ami ; comment pourrais-je reconnaître jamais ce que Margot et toi vous avez fait pour mon fils et pour moi.

Elles franchirent le seuil de l'hôtel.

Comme la porte cochère se refermait lourdement derrière elle, Marie-Jeanne éprouva une violente sensation au cœur et s'appuya, chancelante, sur le bras de sa cousine.

—Allons, ma pauvre Marie, du courage ! lui dit tout bas Marguerite en voyant le concierge se présenter devant la loge.

Et s'adressant à l'homme qui la regardait avec étonnement :

—Mme la comtesse de Bussièrès est-elle chez elle ?

—Elle nous attend, du reste ; vous pouvez lui annoncer que c'est Marguerite des Prés-Saint-Gervais.

La femme du concierge survint et les conduisit, par l'escalier de service, au première étage, où elle sonna.

Ce fut François qui les reçut.

En reconnaissant Marie-Jeanne, il ne put réprimer un mouvement de compassion.

Le brave homme était frappé du changement qui s'était opéré dans la physionomie de la jeune femme.

Marguerite lui dit aussitôt :

—Vous reconnaissez bien ma cousine Marie, n'est-ce pas ?... Mme la comtesse de Bussièrès a demandé à la voir et je la lui amène...

Mme de Bussièrès était auprès de l'enfant, qui dormait dans son berceau, quand on lui annonça la visite de Marie-Jeanne.

Aussitôt elle vint jusqu'à la porte de l'antichambre recevoir son ancienne camarade d'enfance.

Et la prenant par la main pour la faire passer avec elle dans le boudoir, elle lui dit :

—Je vous attendais avec impatience, ma bonne Marie...

Puis, se tournant vers la cousine Marguerite :

—Et je vous remercie de n'avoir pas tardé à me l'amener...

—A présent que vous voilà ensemble, dit Marguerite, je m'en vais pour vous laisser causer...

Puis embrassant sa parente qui, dans son trouble, n'avait pas encore prononcé une parole, elle lui dit :

—Au revoir, Marie !... Tu nous feras savoir de tes nouvelles...

Du reste, ajouta-t-elle, je pense bien que madame la comtesse me permettra de de lui apporter des fruits et des légumes de notre jardin !...

Mme de Bussièrès répondit vivement :

—Venez, Margot, quand il vous plaira voir votre cousine ; vous serez toujours la bienvenue ici, comme je l'étais chez la bonne mère Catherine quand j'allais y chercher Marie..., cette bonne Marie, répéta-t-elle en s'emparant des mains de Marie-Jeanne tout émue et confuse.

Lorsque Marguerite se fut retirée, Mme de Bussièrès regarda avec un étonnement pénible celle dont elle n'avait pas eu le temps de remarquer les vêtements délabrés.

—Pauvre Marie-Jeanne ! fit-elle dans un soupir étouffé.